

Le problème de l'origine de la souffrance et ses répercussions sur la vie chrétienne

Autor(en): **Durand-Pallot, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PROBLÈME DE L'ORIGINE DE LA SOUFFRANCE ET SES RÉPERCUSSIONS SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Je n'ai pas pour but d'exposer les diverses théories relatives à l'origine de la souffrance, d'examiner jusqu'à quel point elles peuvent s'adapter à la lettre ou à l'esprit des Ecritures, ni de peser le fort et le faible de chacune au point de vue philosophique, afin de prendre parti et de conclure en faveur de l'une d'elles. Mon dessein est infiniment plus modeste.

M'en tenant aux seules hypothèses acceptées et acceptables dans des milieux chrétiens, et négligeant les nuances, je me bornerai à constater que toutes se rattachent à deux types bien caractérisés, puis j'essayerai de montrer quelles forces le fidèle peut puiser dans chacun pour lutter contre le mal sous toutes ses formes, et en particulier pour ne pas être vaincu lorsqu'il passe par les heures d'épreuve, et que la souffrance, physique ou morale, semble s'acharner sur lui.

L'une des explications, qui a longtemps suffi à la théologie, semble un astre encore dans tout son éclat. A bien contempler son cours, il est visible cependant qu'il baisse à l'horizon. L'autre, quelques avant-coureurs seulement croient l'apercevoir comme le soleil qui, à l'aube, dore les cimes, et qui bientôt illuminera le monde... Mais peut-être sont-ils victimes de leurs illusions.

1. Conception traditionnelle.

Pour l'immense majorité des croyants, il semble évident que la souffrance ne frappe pas les hommes sans que Dieu permette la chose.

Nos ancêtres acceptaient ceci sans aucune peine. Non seulement Dieu permet que l'homme souffre ici-bas, mais il a organisé l'univers de telle sorte que la souffrance se prolongera dans le purgatoire et deviendra éternelle pour les réprouvés. La croyance en la réalité de l'enfer supprimait en quelque sorte le problème de l'existence de la douleur dans la vie actuelle. Il est manifeste que lorsqu'on prêchait aux foules un enfer dans lequel la souffrance serait portée à son maximum pendant une éternité présentée sous la forme d'une durée illimitée, les douleurs de cette terre ne méritaient pas considération. « Asseyez-vous au bord de la mer, disait-on, imaginez-vous que vous avez autant de vies qu'il y a de grains de sable sur les plages de tous les océans, et que vous employerez toutes ces vies à compter le nombre des siècles que vous aurez à passer dans les flammes de l'enfer, et comprenez que lorsque vous aurez achevé votre compte, vous n'aurez pas encore parcouru une fraction de l'éternité de souffrance qui vous attend si vous n'êtes pas en règle avec Dieu. »

Dès lors la souffrance est si peu de chose sur notre terre qu'on n'hésite pas à l'infliger aussi cruelle que faire se peut dès que les intérêts de la société civile ou religieuse sont en jeu. S'agit-il de découvrir la vérité dans le domaine judiciaire, on utilise la question, et il est légitime de rechercher par quels moyens on fera endurer à son prochain les plus grands tourments. S'agit-il de conserver l'unité de l'Eglise et la pureté de la foi, on honorera Dieu comme tortionnaire au service de l'Inquisition. Voici donc l'une des conséquences directes, dans la vie chrétienne, de la notion d'un Dieu souverain dispensateur du bonheur et du malheur : quiconque détient ici-bas une parcelle de l'autorité divine a le droit de faire souffrir.

Du reste, tous les hommes sont pécheurs et responsables. Un seul péché mérite l'enfer. Il est donc juste que tous les hommes souffrent. Seule la miséricorde de Dieu retarde l'heure du châtiement éternel. Mais nul homme n'a le droit de se plaindre de ses douleurs actuelles ; il les mérite toutes. J'accepte donc comme justes toutes les souffrances qui me surviennent, et au lieu de fixer mon regard sur ce que je ressens de douloureux, je dois remercier Dieu pour tout ce qui manque à ma souffrance pour être celle de l'enfer.

Nous n'en sommes plus tout à fait à cette conception simpliste,

du moins dans les milieux protestants. Pas depuis très longtemps, car je crois bien que l'on retrouverait tous les éléments que je viens de signaler dans la prédication d'un Adolphe Monod. Aujourd'hui en tout cas, nous éprouvons le besoin de légitimer la souffrance, ce qui est une façon de justifier Dieu. Nous sentons tous, contrairement à nos prédécesseurs, que le problème est rude d'accorder la thèse chrétienne d'un Dieu Père et Amour, avec la tragique réalité de l'existence de la souffrance dans le monde physique et moral.

Pour y parvenir, la conscience chrétienne a besoin d'adopter deux postulats que nous condensons en quelques affirmations.

1. La souffrance actuelle a une valeur éducatrice et rédemptrice. Si elle n'existait pas, l'homme, n'étant pas averti qu'il fait fausse route, tomberait dans une irrémédiable corruption. Elle est le grand ressort, qui pousse l'homme à sortir de sa condition mauvaise. Elle comporte un élément divin, qui permet de la vaincre lorsqu'elle est acceptée sans murmure ni révolte. Alors elle rapproche de Dieu, et conduit à la sainteté. La souffrance, en un mot, est justifiée par ses fruits.

2. Le fidèle peut être assuré que la souffrance ne dépassera jamais la limite de ses forces, ou plutôt, des forces que Dieu mettra à sa disposition. « Nul n'est tenté au delà de ses forces. » Dieu veille, et si des puissances mauvaises sont à l'œuvre, il ne permettra jamais que rien n'arrive qui puisse compromettre définitivement le sort éternel de son enfant.

Les répercussions de telles théories dans la vie pratique du chrétien sont manifestes. Elles ont indéniablement une action bienfaisante, et elles ont fait leurs preuves à travers dix-neuf siècles de christianisme. Celui qui s'y tient, et qui continue à y croire quels que soient les coups qui le frappent, est dans une situation excellente pour ne pas succomber au désespoir et continuer la lutte jusqu'à ce qu'il en sorte définitivement vainqueur.

Pour préciser davantage, nous dirons que ces théories contribuent puissamment à développer le sentiment du péché, de la responsabilité de l'homme, de « la crainte qui est le commencement de la sagesse », et l'amène en fin de compte à un grand sentiment de sécurité. Quoiqu'il arrive, le fidèle se sait entre les mains de Dieu. Frappé, il s'incline; il mériterait davantage encore, et Dieu châtie celui qu'il aime. S'il ne comprend pas, s'il est

aujourd'hui en pleine obscurité, bientôt viendra la lumière. Il sortira de l'épreuve grandi et fortifié. Il s'apercevra un jour qu'il a toujours été conduit par une main paternelle et pleine d'amour. Il bénira pour la souffrance endurée comme pour les bienfaits reçus.

2. *La souffrance n'est pas voulue par Dieu.*

Au grand courant chrétien qui accepte que la souffrance soit voulue de Dieu, ou tout au moins autorisée par lui, s'oppose l'avis de ceux qui s'attachant plus exclusivement à la notion du Dieu Amour, se refusent à le voir, directement ou indirectement, à l'origine du plus grand nombre des souffrances de la création.

Ce second courant, qui sans doute a existé de tout temps, mais qui n'a pris corps de doctrine qu'assez récemment, considère donc la souffrance comme un mal en soi.

Notre système nerveux contemporain, peut-être par hyperesthésie morbide, ne peut supporter sans révolte la vision de toute la souffrance qui forme la trame même de l'histoire du monde. La souffrance est bonne, disait-on, car elle éprouve, et n'écrase pas. Théorie excellente, mais point conforme aux faits. Elle ne peut être défendue que par les privilégiés qui n'ont pas eu à souffrir au delà de leurs forces. Certains martyrs ont pu tout supporter sans faiblir. Bien rares exceptions, qui ne doivent point faire perdre de vue le cas de tous ceux qui ont succombé. Est-ce leur faute, s'ils n'ont pas eu plus de forces? Et peut-on contester la sincérité de leurs prières inexaucées?

La souffrance est éducatrice? Oui, lorsqu'elle reste dans certaines limites vite franchies. Dès qu'elle atteint une certaine intensité, physique ou morale, elle est stérile ou malfaisante.

La souffrance est un châtiment? Mais elle n'est nullement proportionnée à la faute. Les vrais coupables échappent par milliers, des innocents paient pour eux. Surtout l'erreur intellectuelle est bien plus souvent et plus gravement frappée que la faute morale. Le juste qui se trompe est cruellement et sûrement atteint; l'égoïste rarement et légèrement.

Bien plus, quiconque recherche la justice, de ce fait-même s'attire des douleurs; et celui qui fait intelligemment œuvre mauvaise y trouve son bénéfice.

Si l'on dresse le bilan de l'action de la souffrance dans l'hu-

manité, on verra, disent toujours les partisans de la doctrine que nous exposons maintenant, on verra qu'elle a causé un total de ruines tel que le bien accompli par son moyen est peu de choses à côté. Pour quelques rares âmes qu'elle élève, il y en a des millions qu'elle pousse à l'égoïsme et à la dureté. Elle est par essence meurtrière du cœur et de l'âme.

On comprend dès lors que la souffrance scandalise. Si Dieu n'avait à sa disposition, comme ressort moral, que la souffrance pour amener le monde à la perfection, ou si la souffrance était un des facteurs indispensables à cette perfection, pourquoi Dieu a-t-il donc créé le monde? Une éternité bienheureuse ne compense pas des siècles d'agonie. Et qui garantit que ce bonheur soit le fait de chacun? La liberté de l'homme présuppose la possibilité d'une chute et d'un châtement éternels. Créer le monde en courant ce risque, mais pourquoi? Dieu avait-il besoin d'ajouter quelque chose à sa gloire, et ne se suffisait-il pas à lui-même? S'il avait besoin de l'homme et du monde dans son ensemble, il n'était point le Dieu parfait que la conscience chrétienne postule, et sa toute-puissance n'est pas sauvegardée, puisqu'il a dû créer un monde dans des conditions telles que le mal pouvait y faire son apparition et s'y perpétuer.

D'où vient la souffrance alors? Mystère. Mais mystère plus facile à accepter que celui de la création du monde voulue par Dieu dans les conditions que nous connaissons. Si l'on voulait forcer la note, on aboutirait au dualisme, comme on aboutit logiquement dans l'autre conception à faire de Dieu l'auteur responsable du mal. Impossibilités morales auxquelles on n'échappe qu'en faisant passer les droits du cœur et de la conscience avant ceux de la raison.

Quoiqu'il en soit, on sait le regain actuel de la doctrine de Satan. Ah! que de choses mystérieuses alors s'expliquent! C'est lui l'auteur de la souffrance, qui est mauvaise en soi. Dieu intervient, lutte contre elle, et y introduit un élément qui lui permet de devenir éducatrice, rédemptrice. Mais trop souvent, Dieu ne peut pas agir, sa victoire n'est encore qu'en espérance, et les fruits de la douleur d'aujourd'hui ne se cueilleront que dans l'économie future. (1)

(1) Il est étrange que les chrétiens de jadis, qui croyaient fermement à l'existence personnelle du diable, ne se soient pas posé la question : Si toutes

Entre les deux théories, nous l'avons dit, nous ne chercherons pas à savoir qui a raison. Personnellement nous penchons fortement du côté de la seconde. Sans contester à Dieu le droit de châtier, nous pensons que la plus grande part des souffrances ne vient pas de lui.

Il nous suffit de constater que la deuxième théorie existe. Elle se répand rapidement. Elle ne fait pas disparaître toutes les inconnues, mais il semble qu'elle soit assez propre à satisfaire les besoins de la conscience chrétienne à son degré actuel de développement. Dès lors il peut être opportun de se demander quelles répercussions son adoption un peu généralisée aurait sur la vie chrétienne, quelles forces elle place à notre disposition pour vivre, souffrir et mourir.

Elle rend le christianisme plus facilement acceptable à un nombre toujours grandissant d'âmes tourmentées par le problème du gouvernement divin, et qui ne comprennent pas que l'action de Dieu ne se manifeste pas plus rapide, plus puissante et moins douloureuse, en donnant une réponse à de multiples cas concrets de la vie de tous les jours.

Voici un homme qui tombe malade. Devenu indifférent aux choses religieuses, il se met alors à réfléchir, et semble complètement ramené dans le bon chemin. Jusqu'ici le pasteur qui le visite n'hésitera pas à parler d'épreuve méritée, voulue de Dieu, excellente par ses résultats. Mais au lieu que la santé soit rendue, dès que notre « converti » pourra employer utilement ses forces et ne demanderait pas mieux que de le faire, les souffrances au contraire s'aggravent et se prolongent, jusqu'à ce que le doute rentre en son âme, ou qu'il devienne incapable de quoi que ce soit. Où est la sagesse de Dieu en ceci ? Quel père agirait ainsi, et comment jugerait-on le pédagogue qui redoublerait de rigueur dans ses châtiments alors que les résultats recherchés seraient atteints ? Mais tout s'explique si Satan, et non Dieu, est à l'œuvre.

Voici une famille qui se relève. Le père, naguère buveur, ne demande qu'à marcher droit, et ce serait le cas pour peu que les circonstances l'y aident. Au lieu de cela la mère tombe malade, les souffrances viennent de Dieu, ou sont autorisées par lui, quelle est la part de Satan dans les misères de ce monde ? Serait-ce par hasard lui qui nous envoie les joies d'ici-bas, même légitimes, à titre de tentations ?

et le père est rejeté dans la boisson ou le désordre, après une longue et émouvante lutte. Comment croire que Dieu ait voulu cette maladie, qu'il ait permis qu'elle dure jusqu'à ce que ruine s'ensuive ? Et comme tout s'explique, si au lieu d'y voir une épreuve, qui manifestement a dépassé les forces de ceux qui y ont été soumis, on constate là la main de l'adversaire cruel et impitoyable.

Voici un serviteur de Dieu admirablement doué et préparé par des circonstances personnelles à remplir une tâche importante ; la mort vient le frapper d'une manière tout à fait inopinée ; il en résulte une véritable catastrophe : une réforme urgente devient impossible, une somme énorme de progrès sont compromis et retardés, des souffrances de tous genres se perpétuent et se multiplient. Quel mystère, si c'est Dieu qui a « permis » ce décès... Quel réconfort, s'il est le fait de l'ennemi de Dieu.

Comment trouver un sens quelconque, une utilité de quelque genre que ce soit à la plupart des cas de maladies mentales, lorsque le dément est privé de tout libre-arbitre, des facultés mêmes qui lui permettraient de mettre à profit les leçons si leçons il y a ?

En tant de périodes de l'histoire, il eût suffi de peu pour que la victoire fût acquise à la bonne cause ; au contraire surgit brusquement un fait nouveau et extraordinaire qui annihile les sacrifices consentis, et remet tout en question. Encore une fois : œuvre du Malin, et non dispensation mystérieuse de la Providence.

Par contre cette doctrine prive le fidèle, à un degré redoutable, du sentiment de sécurité qu'il éprouvait avec l'ancienne notion. Nous marquons ceci très nettement au désavantage de l'idée nouvelle. Au milieu des pires souffrances, il doit être infiniment précieux de se dire : Elles n'augmenteront pas au point que je sois forcé de succomber, car Dieu veille. Dieu veille, mais sa vigilance peut être tenue en échec ; il y a des heures où le « Prince de ce monde » est plus fort que lui. Je ne me sens plus en sûreté ici bas. Non seulement je suis pris dans l'engrenage impassible du monde tel que le conçoit l'athée, mais pire que cela, je suis l'objet de la haine d'un adversaire implacable. A vouloir aimer Dieu, je m'expose à recevoir des coups cruels, peut-être mortels.

C'est ici sans doute que s'opérera le grand triage entre les chrétiens, ceux qui préféreront souffrir en croyant que la souffrance leur vient de Dieu, et trouvent leur sécurité dans cette pensée, et ceux qui aimeront mieux se sentir la cible des efforts du Diable que de faire remonter l'origine de leurs souffrances à un Dieu d'amour.

Nous devons maintenant inscrire à l'actif de la notion d'un principe créateur de souffrances qui ne sont voulues de Dieu à aucun degré les répercussions suivantes dans le domaine de la vie chrétienne, répercussions de haute importance, et sur lesquelles on n'a pas assez insisté à notre avis.

1. La disparition d'une conception très répandue de la religion, qui lui est certainement néfaste dans ses formes inférieures, parcequ'elle fait d'elle une sorte de société d'assurance contre les risques de la vie présente. Certes, le fait d'avoir de la piété assure à tous les convaincus des avantages évidents, même dès ici-bas, du fait d'une moralité supérieure, et nous croyons à une protection efficace de Dieu, qui détourne de dessus la tête des siens bien des malheurs. Mais la tentation est grande, pour le grand nombre, de présupposer l'établissement d'une sorte de contrat bilatéral, par lequel Dieu s'engage à donner une vie heureuse à quiconque le sert fidèlement. L'esprit de propre justice aidant, on a vite fait, lorsque surviennent des revers, des coups inopinés, des deuils cruels, de s'écrier : « Je n'avais pas mérité cela, j'ai tenu tous mes engagements à l'égard de Dieu, Dieu ne me protège pas, il n'est pas fidèle à sa parole ».

Si au contraire, s'allier à Dieu, c'est déchaîner contre soi l'hostilité du Prince des ténèbres, il y a un risque à courir qui enlève au christianisme ce que lui reproche la morale indépendante, l'apparence tout au moins d'être une religion qui prêche l'intérêt bien entendu.

2. Le chrétien traditionaliste vit dans un état de contradiction perpétuelle entre ses notions et la façon dont il réagit pratiquement contre tous les malheurs de l'existence. S'ils lui sont bons moralement parlant, s'ils viennent de Dieu, pourquoi les redouter, pourquoi chercher à les supprimer ? Une maladie me terrasse ; tout en disant qu'elle peut porter de bons fruits pour mon âme, j'appelle le médecin et je m'empresse de tout faire pour qu'elle disparaisse le plus vite possible. Les partisans de la guérison

par la foi sont ici bien plus logiques, car ils estiment que la maladie étant voulue de Dieu, elle disparaîtra du fait de Dieu au jour et à l'heure où elle aura rempli sa mission salutaire.

Je ne prétends point qu'il soit impossible d'échapper à cette conséquence de la doctrine du Dieu qui éprouve et châtie. Mais il n'en reste pas moins vrai que ce ne peut être qu'en vertu de raisonnements assez subtils, qu'il est historiquement fondé que dans les temps où la foi était vive et générale, on n'a pas lutté avec assez d'ardeur contre les fléaux d'ici-bas, maladie, pauvreté surtout et souffrances sociales, à cause de l'idée plus ou moins latente que ce sont choses voulues de Dieu. Trop souvent ce sont ceux qui ne croyaient pas en Dieu qui ont lutté avec le plus d'énergie.

Il devient par contre évident qu'avec la notion d'un Dieu hostile à toute souffrance et qui voit en elle l'œuvre de l'ennemi de Dieu, je n'ai plus aucun scrupule à lutter contre elle, sous quelque forme qu'elle se présente. Je me fais le serviteur de Dieu, je lui obéis à coup sûr, je suis ouvrier avec lui lorsque je cherche à faire disparaître les fléaux, les épidémies, les maladies, lorsque je cherche à assurer à l'homme le maximum de bonheur compatible avec sa situation de créature mortelle. Moins de résignation peut-être, parfois une douleur plus grande dans le malheur et le deuil, mais aussi une indignation, une révolte contre le Persécuteur qui peut produire de magnifiques réveils de l'énergie et des progrès scientifiques et sociaux de tout premier ordre. Victoires sur le « Prince de ce monde » la découverte du remède contre la rage, contre la peste, contre la diphtérie, et demain contre l'avarie, la tuberculose, le cancer !

Que deviendrait l'homme s'il n'y avait plus de souffrances ? Ne nous mettons pas en peine ; l'âme humaine a la capacité de souffrir même au milieu de circonstances en apparence favorables, mais cette souffrance là ne comporte plus cet excès qui rendent stériles et néfastes l'immense majorité des douleurs actuelles.

3. Depuis que la prédication de l'enfer a disparu de notre horizon, il est certain qu'il manque à la religion un élément tragique de tout premier ordre. La masse ne peut s'empêcher de croire que tout finira bien par s'arranger, dans ce monde ou dans l'autre. Graine féconde d'une très pernicieuse veulerie.

Le sentiment du péché est en incontestable décadence. L'étude

des lois de la solidarité, de l'hérédité, du conditionnement du moral par le physique lui a porté une atteinte irrémédiable. Qui comprend tout excuse tout. A examiner la genèse des pires crimes et des situations les plus déplorables, on trouve toujours l'homme plus victime que coupable. Aussi et en fait, du haut de la chaire, nous n'osons plus condamner.

Mais si Dieu n'est plus seul à l'œuvre dans le monde, voici que tout change. La question de la responsabilité humaine n'est plus au premier plan, mais bien celle de la possibilité du salut et de la conquête du bonheur éternel. Satan s'y oppose. Qui aura le dessus, lui ou Dieu? La puissance de Satan est réelle, aussi réelle que la souffrance qu'il inflige chaque jour à chaque homme. Le combat entre le bien et le mal n'est plus une simple figure de rhétorique, un progrès de l'imperfection vers la perfection, mais la plus redoutable des réalités, parce que l'issue n'est pas certaine. Le salut de l'homme ne dépend plus exclusivement de l'emploi d'une liberté toujours contestable, mais dépend de l'issue d'une vraie bataille entre Dieu et Satan. Jadis le fidèle tremblait à la perspective d'un enfer où ses fautes le précipiteraient; aujourd'hui il tremble devant l'horrible perspective d'une victoire possible du mal, puissance vivante et agissante, parfaitement capable de faire échec à Dieu, et d'entraîner d'irrémédiables et définitives catastrophes.

Le fidèle tremble, et il sentira la nécessité de ne point s'abandonner. Il est comme le soldat en pays ennemi, qui doit être toujours sur ses gardes, et tenir ses armes prêtes à servir à tout instant. Dieu lutte avec lui, mais l'ennemi est vigilant aussi, et toute défaillance peut avoir des conséquences fatales. Il faut un effort constant pour acquérir toutes les énergies que la piété met à la disposition des siens pour remporter la victoire.

Il y a là sans conteste des éléments de vigueur et de renouveau pour la prédication chrétienne, un élément de tragique qui nous manque de nos jours, pourtant seul capable de remuer les foules et de provoquer les grand réveils.

* * *

Nous concluons maintenant, et nous serons bref.

L'une et l'autre des doctrines mises en présence ont leurs

avantages et leurs inconvénients, et il nous est peut-être difficile de donner notre préférence exclusive à l'une d'entre elles.

Comme pasteurs, je pense que nous devons les connaître toutes les deux, et suivant les besoins et les tempéraments de ceux à qui nous avons à faire, utiliser tantôt l'une, tantôt l'autre.

Lorsque nous sommes en face d'âmes à la foi encore simple et candide, que le trouble des grandes épreuves n'a point ébranlées ou qui trouvent leur réconfort dans la pensée que rien n'arrive sans que Dieu le veuille, gardons-nous bien de leur enlever ce qui les soutient et les tranquillise.

Mais soyons aussi bien persuadés que malgré certaines apparences, ce n'est qu'une très petite élite qui à l'heure présente arrive véritablement à croire « que Dieu l'a voulu et que c'est bien ainsi ». La plupart, sans oser le dire à un pasteur, pensent « que Dieu l'a laissé faire, et qu'il est bien injuste ». Et ils auraient peut-être raison de le dire, de sorte que nous ne devons pas hésiter à proclamer que Dieu ne l'a ni voulu ni permis. Donc dans tous les cas, de plus en plus nombreux où le pourquoi se dresse angoissant, sachons nous servir de la seconde hypothèse. Son adoption peut empêcher des catastrophes individuelles. Son adoption généralisée aurait pour la piété dans son ensemble des répercussions bienfaisantes de premier ordre. Si elle faisait partie du tréfonds plus ou moins inconscient des masses à évangéliser, nous y puiserions les éléments de crainte propres à permettre un réveil.

Si tel d'entre nous se sent le courage de porter ces sujets en chaire ou d'en faire l'objet de conférences, que ses collègues se gardent de crier au scandale. Il est probable que le public vibrera plus favorablement que nous ne le supposons.

En tous cas, le problème de l'origine du mal et de la souffrance devant rester toujours insoluble ici-bas pour l'intelligence, chacun doit avoir la liberté de le résoudre au plus près des besoins de son cœur et de sa conscience. Il y a place dans notre protestantisme pour les deux tendances, qui toutes deux ayant leurs inconvénients et leurs avantages, ont toutes deux droit de vie.

CH. DURAND-PALLOT.
